

Miguel Angel Perera

Les « figuras » ne le font plus. Les stars de la corrida ne viennent plus à Madrid en automne jouer leur cuisses, leur fémorale, leur réputation, leur prestige. Leur saison est derrière eux et son marketing aussi. Déjà bien beau qu'ils le fassent en mai à la san isidro. Ils y passent, bien obligé, et ouf. Mais se faire toiser et compter les abatis pour rien en baisser de rideau, non merci. Miguel Angel Perera, grande figura depuis l'an dernier et triomphateur sans conteste de cette saison, a pris l'option inverse. Après avoir imposé sa souveraineté glacée partout, y compris à las Ventas en juin, il a décidé de s'affranchir de la prudence professionnelle des collègues. Le 3 octobre il s'est aligné seul contre six toros d'élevages différents à Madrid. Il s'agissait soit de se fusiller en cas d'échec, soit de marquer définitivement le coup et dira-t-il au micro de la télé entre deux toros, deux coups de corne et trois oreilles de, « donner à ma saison le couronnement qu'elle mérite ». Couronne d'épines. Premier constat : l'admirable sauvagerie du solo de Perera, héros de l'advenue que pourra, donnait raison à Georges Bataille. Dans « A propos de « Pour qui sonne le glas » d'Hemingway, Bataille pointait une « culture de l'angoisse » dans la corrida. « Dans les corridas, l'angoisse est commandée par une menace de mort, suspendue sur le torero. Chaque détail du jeu, par sa précision, son élégance, sa rareté, accentue, rassure ou détend l'angoisse. » Vendredi 3 à la nuit, lors de son combat avec Bellotito, toro de Valdefresno, des spectateurs l'imploraient d'abandonner, de partir à l'infirmerie, et les spectatrices chics des premiers rangs, en Agatha Ruiz de la Prada, se cachaient, de peur, leurs yeux au mascara derrière leur vernis à ongles flashy. Au vent, au froid, à un public d'abord réticent, à des toros aigres qui se réservaient, boudaient dans leur coin, faisaient les malins ou faisaient semblant de prendre une passe, pour mieux le menacer à la seconde, Perera a opposé son devoir d'impassibilité, la vertu de son savoir faire, et la folie gelée de son idée fixe : ne jamais reculer, baisser la main sur chaque passe, dominer les toros et son cœur, triompher, narguer le pathos extérieur et l'émotion interne avec un visage de craie qui occultait sous une indifférence arrogante l'impérieuse réquisition de lui-même. Il avait tout contre lui y compris et surtout lui-même : l'implacable de son propre despotisme. Il avait pour lui, pour tenir sous le feu, la même chose : l'implacable et son despotisme. Gorrion, son second toro, un Cortès, l'a déjà attrapé à l'estocade. Coup de corne dans le scrotum, éviscération d'un testicule. Gorrion mort, il part à l'infirmerie. Sur son visage scruté par le gros plan de la télé, l'esquisse imperceptible d'une grimace de douleur. Sinon, rien à lire sauf la détermination. La corrida est suspendue 15 minutes. Il se fait opérer, refuse les calmants, revient au combat. Il coupe une, puis une oreille. Il a abattu ses toros d'une seule estocade. Dans leur franchise, aucun souvenir de l'accident face à Gorrion. Début de faena avec Bellotito, cinquième toro. A la deuxième statuare, Bellotito l'attrape de plein fouet, le détruit, lui plante sa corne dans l'aine droite. Il se relève. S'arrache aux péons. On lui fait un garrot en haut de la cuisse droite. On voit le sang qui coule. Il boite un peu, refuse, derrière son quant à soi verrouillé, de céder à la moindre demande d'un corps en miettes et à la pétition angoissée de public qui veut le voir partir à l'infirmerie. Il a 15 centimètres de corne en haut de la cuisse, l'artère fémorale touchée, le désir sans doute de surpasser, dans l'immolation, le José Tomas madrilène du 15 juin et, qui sait, l'instinct de compenser le peu d'imaginaire de ses faenas par cet héroïsme insensé, archaïque. Et pour mieux frapper les imaginations. Il domine Bellotito de la droite et de la gauche, le tue encore une fois d'une estocade

impeccable. Il reçoit 1 oreille, part enfin se faire opérer. Les toreros présents dans le public, el Fundi, Fernando Cruz, Sergio Aguilar, Aparicio l'ont applaudi, ce qui est rare dans la profession et Bolivar le lendemain lui a brindé son toro via la télévision. Ils applaudissaient l'honneur d'être torero. Dans la nuit de Madrid ça rejaillissait sur tous.

Jacques Durand